

# Points de lumière sur le plafond

MATTEO TERZAGHI

Il y a fort longtemps, j'ai vu au cinéma un film qui était plutôt une sorte de roman photo de science-fiction. Une voix off se superposait à une succession d'images fixes projetées sur l'écran, ce qui m'a rappelé mes leçons de catéchisme à l'école primaire. Le prêtre arrivait avec un projecteur, un modèle ancien, à manivelle, il déroulait un écran portatif, demandait que l'on descende les stores, et projetait le « dessin animé » de tel ou tel épisode de la vie de Jésus, les commentant de sa voix grave. Bien qu'il insistât pour les appeler « dessins animés », il aurait été plus approprié de les appeler simplement « dessins », non seulement parce que les images étaient fixes, mais aussi parce qu'il s'agissait d'illustrations plutôt grossières. Elles étaient cependant introduites par une image qui me faisait grande impression: à la place du lion rugissant en ouverture des dessins animés de Tom et Jerry apparaissait le buste du prêtre Don Bosco, arborant un sourire ambigu, entre encouragement et reproche.

Comme dans les petits films produits sous le nom et l'effigie de Don Bosco, le film que j'étais allé voir dans une salle qui empestait la moisissure posait également des questions fondamentales. Où réside le salut? Existe-t-il un au-delà? Que devons-nous faire de nos visions et de nos aspirations les plus profondes? Quel rôle jouent l'amour et le désir dans tout cela?

Mais si le catéchisme, à l'école primaire, se concluait par une série de préceptes, le film de science-fiction ouvrait quant à lui à de nouvelles interprétations.

Je revois le visage absorbé d'une jeune femme dans la lumière rasante du soir, les cheveux mus par le vent, ses yeux doux rendus encore plus doux par un léger strabisme, tout cela comme suspendu dans un instant infini puis effacé par une scène violente: l'assassinat d'un homme sur la jetée d'un aéroport.

Je me souviens qu'il y avait eu une guerre atomique et que quelques survivants vivaient reclus dans un refuge souterrain. Un groupe de scientifiques cherchait une issue, et comme l'espace terrestre n'était plus praticable en raison de la radioactivité, la seule issue était de passer à travers le temps. Le protagoniste du film était un reclus parmi les reclus, parce que ceux-ci se partageaient entre vainqueurs et prisonniers de guerre. C'était un homme d'environ quarante ans qui gardait l'image mentale d'une femme aperçue de nombreuses années plus tôt à l'aéroport d'Orly. L'intensité de ce photogramme mémoriel en faisait le sujet idéal pour des expérimentations fondées sur l'hypothèse que, dans des circonstances déterminées, on peut traverser une image mentale, comme Alice traverse le miroir pour entrer dans un autre monde. Et, en effet, c'est ce qui se passait. On lui faisait des injections, il subissait des décharges électriques et d'autres supplices, et l'homme faisait l'expérience de voyages dans le passé, où il rencontrait la femme de son souvenir et passait du temps avec elle. Ce qui m'avait cependant le plus frappé, c'était la conclusion de l'histoire, lorsque le souvenir finissait par coïncider avec une prémonition, c'est-à-dire une image dans le futur. Sur la jetée de l'aéroport d'Orly, en réalité, le personnage est présent deux fois simultanément: comme enfant avec ses parents avant la guerre et comme adulte lorsque, essayant de fuir les contrôles des scientifiques du souterrain, il court vers la femme qu'il désire et sans le savoir aussi vers son propre assassinat.

Est-ce l'univers dans lequel se meuvent les images qui permet cette superposition, ou la structure physique du temps, pour autant que ces mots aient une signification?

En tous les cas, cette guerre atomique m'avait fait penser que la vraie apocalypse ne concerne pas seulement le futur, mais aussi les possibilités mêmes de l'existence d'un temps

autre. Des images de catastrophes comme celles du 11 septembre nous ancrent dans notre époque, mais ne sont pas, comme on l'a souvent dit, les plus puissantes préfigurations de la fin du monde. Où se trouvent-elles, alors, les images de l'apocalypse? Dans l'art et la littérature, naturellement, dans les cauchemars, certainement, mais aussi dans les faits divers les plus prosaïques.

Dans le Corriere della sera du 8 décembre 1995, on pouvait lire ceci: «Six enfants cubains sont morts après être restés enfermés dans un vieux frigo abandonné. [...] Il semblerait que les enfants utilisaient depuis longtemps ce frigo comme cachette lorsqu'ils jouaient. La dernière fois, ils ont cependant commis l'erreur d'y entrer tout ensemble, sans que personne ne reste dehors pour ouvrir la porte.»

Plus de quinze ans ont passé depuis que je suis tombé sur cet entrefilet, et pourtant cet événement, qui s'est inscrit en moi par une image mentale, continue à m'obséder. Plus qu'en raison de la tragédie de ces enfants morts étouffés (à quoi est-ce que je pense, exactement, quand je crois penser à eux?), c'est en raison de l'erreur qu'ils ont commise en s'enfermant tous à l'intérieur. Cette image me poursuit. Est-ce ainsi que s'achèvera la vie de l'homme sur la terre? Mais une image sans contours, noire, obscure comme l'intérieur d'un frigo une fois que la poignée a claqué, est-ce encore une image, ou est-ce la négation de toute image possible?

Je crois que si nous nous retrouvons un jour à devoir vivre dans un abri antiatomique, personne ne gardera en mémoire des images du paradis comme celles que proposaient les dessins animés de Don Bosco. Notre au-delà ne sera rien d'autre que le monde à l'air libre, illuminé par le soleil et la lune, tel que nous le connaissons aujourd'hui. Ceux d'entre nous qui au fil du temps et des générations sauront conserver des souvenirs de la vie sur la surface de la terre seront qualifiés de visionnaires ou de mystiques, et peut-être seront-ils raillés ou soumis à d'étranges et douloureuses expérimentations. Dans cette situation, je me demande pourtant s'il peut y avoir quelque chose de plus précieux qu'une vision, qu'un souvenir amoureux comme celui qui guide le personnage du film de Chris Marker dans son voyage dans le temps.

Cela peut être le visage d'une femme ou d'un homme, ou – je m'en rends compte seulement maintenant que le jour touche à sa fin et qu'il commence à faire noir – un point de lumière sur le plafond.

Lorsque j'étais enfant, mon frère Francesco et moi partagions la même chambre au cinquième étage d'un immeuble de la périphérie. Il était mon aîné de cinq ans, mais il avait un retard mental en raison d'une paralysie cérébrale. Notre chambre devait mesurer environ vingt mètres carrés, il y avait des lits disposés en L à un angle, des étagères, une armoire et deux petites tables pour jouer, dessiner et faire nos devoirs. Je me souviens de ce mélange d'épuisement et d'excitation quand il était l'heure d'aller nous coucher et que nous devions nous laver, enfiler notre pyjama, aller faire pipi, et filer sous les couvertures, comme disaient nos parents.

Puis nous restions dans le noir, chacun dans son lit, Francesco enlacé à son ours en peluche, et nous fixions les points de lumière que les réverbères de la Via delle Scuole projetaient sur le plafond à travers les interstices des stores. Et alors mon frère lançait une question, puis une autre, et encore une autre; c'était sa façon, je crois, de se donner du courage dans l'obscurité de la nuit. Il s'agissait de questions très simples et très difficiles: quel jour ce sera demain? Est-ce que papa travaille? Est-ce que Monica dort? Qu'est-ce qu'elle fait, Maman? Pourquoi ce monsieur est mort? On va où, quand on meurt? On ne revient plus?

Récemment, je les ai à nouveau entendues, ces questions, et j'ai compris ce qu'étaient ces points de lumière qui vibraient sur le plafond et auxquels nous attachions notre regard jusqu'à ce que nos yeux se ferment d'eux-mêmes: c'étaient les graines, ou plutôt les bourgeons qui, quand toutes les questions de Francesco avaient reçu une réponse, ou un souffle d'air, pouvaient éclore en un jour nouveau.

Extrait de «*Ufficio proiezioni luminose*» (Quodlibet, Macerata, 2013), choisi et traduit de l'italien par Mathilde Vischer.

## biblio

**La gag del cappello: note sul silenzio in letteratura e dintorni**

Biblioteca cantonale di Bellinzona, 2015.

**Gotthard Super Express**

Avec un texte de Peter Weber et les photos de Laurence Bonvin, Humboldt Books, 2015.

**Ufficio proiezioni luminose**

Quodlibet, 2013. Paru en allemand sous le titre *Amt für Lichtbildprojektion*, Brotsuppe, 2015.

**Il merito del linguaggio**

Casagrande, 2006.

Deux lundis par mois, retrouvez dans *Le Courrier* le texte inédit d'un auteur suisse ou résidant en Suisse. Voir [www.lecourrier.ch/articles/inédits](http://www.lecourrier.ch/articles/inédits)

Cette rubrique a été lancée dans le cadre de la Commission consultative de mise en valeur du livre à Genève. Avec le soutien de Pro Helvetia, de la République et canton de Genève, de la Fondation Cœrtli, de l'Association [ch]litterature.ch et de la Fondation Pittard de l'Andelyn.



MARIKA BRUSORIO

## bio

**L'AUTEUR** Né à Bellinzona en 1970, Matteo Terzaghi a grandi à Lugano. Auteur de quatre livres, il a étudié la philosophie à Genève et travaille dans l'édition. Son prochain roman, *La Terra e il suo satellite*, paraîtra chez Quodlibet en avril 2019. Nous publions ici un extrait de *Ufficio proiezioni luminose*, qui propose un dialogue entre images et textes, un parcours entre récit, autobiographie, philosophie et étude iconographique. Des images réelles – des photographies – dialoguent avec des images mentales et invitent aussi le lecteur à puiser dans sa propre mémoire (le texte proposé ici est l'un de ceux qui ne dialoguent pas avec une photo). Ce livre a reçu le Prix suisse de littérature en 2014.

**LA TRADUCTRICE** Mathilde Vischer est traductrice littéraire et professeure à la Faculté de traduction et d'interprétation de Genève. Elle a notamment publié des traductions de Felix Philipp Ingold, Fabio Pusterla, Alberto Nessi, Pierre Lepori, Massimo Gezzi, Elena Jurisevich et Leopoldo Lonati. Elle est l'auteure d'articles portant sur la poésie et la traduction, ainsi que de l'essai *La traduction, du style vers la poétique: Philippe Jaccottet et Fabio Pusterla en dialogue* (Ed. Kimé, 2009). Elle a également signé un livre de poèmes, *Lisières* (2014). Elle fait partie des traducteurs mentors du *Courrier*, pour lequel elle a traduit des poèmes de Fabio Pusterla, et commente sa lecture du texte de Matteo Terzaghi dans un texte à découvrir sur [www.lecourrier.ch/auteursCH](http://www.lecourrier.ch/auteursCH). APD